

LE BAIN DE Mme Malibran

A Madame L. T.

Madame.

Vous me demandez de détacher une page de ces "Mémoires". Permettez-moi de choisir un épisode où vous trouverez deux souvenirs dignes de vous; l'art, avec ses grandeurs et ses petites choses; la charité, avec ses inspirations quasi-divines.

Mais d'abord, consentez, je vous prie, à me voir subir diverses métamorphoses. Je me rappelle de près de quarante-huit ans. Nous voici en février 1830. Je suis étudiant en médecine, reçu interne à l'hospice des Enfants, rue de Sévres, et attaché au service du docteur Jadelot, un des célébrités médicales de l'époque. Mon père, riche notaire au Mans, avait rendu, à titre d'électeur influent et d'intelligent homme d'affaires, des services au baron de la Boullerie, alors intendan de la 1<sup>re</sup> civile de Charles X. Camarade de collège de François de la Boullerie, aujourd'hui coudjeteur de l'archevêque de Bordeaux après avoir été évêque de Carcassonne, lauréat du concours général, vivement recommandé par mon père au baron, qui était d'ailleurs le plus hospitalier et le meilleur des hommes, je ne tardai pas à être reçu dans sa maison avec la cordialité la plus charmante. Le jour où l'allusion annonça à François mon admission après un bon examen, il me dit: "Cela se trouve bien! vous viendrez demain soir fêter votre succès avec nous; nous aurons un peu de musique. Mme Malibran et Mlle Sontag chanteront accompagnées par Rossini. Il y a même un petit complot entre ma mère et l'illustre compositeur. Vous savez que les deux grandes cantatrices se détestent. Nous espérons amener un incident où, enivrées de mélodie, saviées de leurs propres accents, entraînées par notre enthousiasme, elles se reconneront et finiront par s'embrasser..."

— Je voudrais bien être à leur place! dis-je, sans deviner que je parlais à un futur évêque. Comme bien vous pensez, madame, je n'eus garde de manquer à cette délicieuse soirée. Ce fut une sorte de "juste milieu" (le mot n'était pas encore inventé) entre une réception solennelle et une réunion d'intimes; nous étions une cinquantaine; mais quels noms! Et comme mon pauvre cœur battait, à moi chétif, lorsque l'on me montrait dans ces groupes d'élite, M. de Lamartine, dont les "Harmonies poétiques" allaient paraître; Berryer, qui venait de débiter à la tribune avec un éclat inouï; le vicomte de Bonald, presque octogénaire mais encore solide comme un chêne de son vieux Rouergue; Victor Hugo, dont le drame "d'Hernani" était annoncé sur l'affiche du Théâtre-Français pour la semaine suivante; M. de Martignac, pâle et mélancolique comme s'il avait eu le double pressentiment de sa fin prochaine et de la chute du trône; le baron Gérard, peintre du roi, plus recherché dans les salons qu'admire dans les ateliers; le baron Gros, figure de gogard, haineur de bouledogue, rude, énergique, moqueur, soupçonné d'épigrammes bonapartistes; Périer, auteur du "Maître de Chapelle" et horriblement jaloux de Rossini; Charles Nodier, de qui Jules Janin disait que, de rêve en rêve, il arriverait à nous raconter qu'il avait été guillotiné en 1793 entre la Reine et Mme Roland; Alexandre Soumet et Ancelot, que le parti royaliste opposait à Casimir Delavigne dans toute vogue; Chérubini, qui n'avait qu'à frouer le sourcil pour faire trembler tout le Conservatoire; Mlle Delphine Gay, beauté blonde, robe blanche, écharpe bleue, poses de Corinne au cap Misène, épaules opulentes, profil d'impératrice romaine, réussissant à être tout ensemble la "Muse de la patrie" dans la société "libérale" et la favorite de deux ou trois duchesses dans le faubourg Saint-Germain. Toutes ces célébrités, la plupart jeunes encore ou consacrés par le temps, me mettaient en face de mon obscurité et de mon néant. Je n'avais, pour me rassurer un peu, que le visage grotesque du vieux d'Arincourt, ombragé d'une mèche en accrochis-cœur que je n'ai jamais oubliés. L'auteur du "Solitaire" se prenait tout à fait au sérieux, ce qui le rendait plus comique; il se croyait sincèrement l'égal de toutes ces brillantes renommées, participant à la fois de Chateaubriand, de Lamartine, de lord Byron et de Walter Scott. Il avait, lui aussi, son portrait lithographié, avec un cône plantant dans le ciel, une avalanche sur sa tête, un gouffre sous ses pieds et un torrent entre les jambes. — "Puisse celui-là est illustré, me disais-je, pour que ne devienrais-je pas célèbre?"

Bordogni, Zuchelli, et Santini

ouvrirent le concert en chantant le trio "Pappacaci", de l'"Ippolito in Algeri". Puis une belle jeune personne, qui ne s'appelait encore que Mlle Moke et qui devait un jour faire un peu trop parler d'elle sous le nom de Mme Pleyel, obtint un très grand succès à l'aide d'une sonate de Beethoven merveilleusement jouée. Enfin parurent les deux "étouffés". Essayez-je de vous les peindre? Quand je vous aurai dit que vous ressembliez à Mme Malibran, il me faudrait le pinceau de Crot pour compléter le sens de ma phrase. Je me risquai pourtant.

Le contraste était si frappant, entre ces deux femmes exquises, qu'il en résultait une supérieurement harmonieuse. Mlle Sontag offrait le type le plus parfait de la beauté germanique, telle que nous la rêvons d'après les poètes sans la retrouver dans la réalité; ce qui la rendait incomparable dans le rôle terrible de dona Anna, c'est quelle elle opposait à la fougue sensuelle de la passion espagnole tout ce que la poésie du Nord a de plus éthéré et de plus chaste. Svelte sans maigreur, l'équilibre de sa taille s'accordait admirablement avec la régularité de ses traits et l'expression de sa physiologie avec ses cheveux d'un blond cendré, qui pouvaient allumer beaucoup de feu sous leurs cendres, avec la nuance rosée de son teint, la blancheur marmoréenne de son front, la douceur un peu triste de ses yeux couleur de pervenche et l'arc délié de ses lèvres qui semblaient tantôt sourire à l'invisible, tantôt parler à l'inconnu. L'idéal, notre cher idéal, de la vingtième année, vague comme un songe sans réveil, doux comme les caresses d'un cœur, frais comme la rosée d'avril, pur comme les neiges de l'Himalaya, timide comme l'oiseau que nous surprenons dans son nid et qui nous glisse entre les doigts en nous laissant une plume de ses ailes, mélancolique comme un instinct d'orage, au milieu des splendeurs d'une matinée de printemps; l'idéal se révélant sous la forme la plus délicate et chantant avec une voix céleste, telle que trouve Mlle Sontag dans mes lointains souvenirs.

Mme Malibran! Mlle Sontag chantée; comment oserais-je la décrire? Elle était brune, d'une pâleur chaude et saine qui paraissait promettre de longs jours. Ses cheveux noirs, partagés en bandeaux sur un front où rayonnait le génie, donnaient l'idée de deux ailes de corbeau sur un marbre de Canova. Ses yeux, tendus en amandes, bruns, avec des reflets d'or en fusion, trahissaient l'inépuisable flamme du foyer intérieur; ils nous causaient sans cesse de nouvelles surprises par leurs alternatives d'ardeur dévorante et d'irrésistible langueur. Le bas du visage manquait peut-être de régularité.

La bouche était un peu grande; l'ovale s'allongeait un peu trop; mais il aurait fallu des regards et un cœur marquant vingt degrés au-dessus des glaces du Spitzberg pour s'apercevoir de ces imperceptibles défauts. L'ensemble était adorable, et, par une faculté de transformation vraiment extraordinaire, excellait tour à tour à exprimer l'espérance éblouissante de Rosine, l'émotion dramatique de la "Gazza" et l'intensité tragique de "Otello". Attrayante et étonnante comme l'imprévu, elle mêlait d'étincelantes lueurs de fantaisie et de gaieté à un fond de passion qu'avaient assombrés ses premiers chagrins, et dont elle venait, disait-on, de trouver l'emploi. Il y avait en elle de l'Espagnole, de la créole, parfois du gamine de Paris, avec les coquette-ries féminines et les grâces piquantes de la Perisienne adoptive.

On ne pouvait juger toute sa beauté qu'en la voyant, au troisième acte de "Otello", penchée sur sa harpe, ses cheveux épars sur ses épaules nues, de vraies larmes dans ses yeux de gazelle, enveloppée dans ce peignoir de mousseline blanche qui a troublé par tant de séduisantes images tant d'examen de l'École de Droit et de l'École de Médecine. Certes, elle possédait, elle aussi, sa part, sa large part d'idéal; pourtant elle y ajoutait, à son aise, une fascination sensuelle qui tenait à la fois de la volupté d'un premier désir et du mystère d'un premier amour. Mais, que dis-je, madame? J'aurais dû me borner à la peindre et j'étais sûr de l'embeurrer en vous regardant.

Rossini se mit au piano; si l'avais pu prévoir en 1830, un de ces mots de 1867, j'aurais dit: "Excusez du peu!" — Mlle Sontag chanta la cavatine du "Barbier": "Una voce poco fa". — Ensuite, Mme Malibran nous dit la cavatine de la "Gazza": "Di piacer mi balza il cor!" Pour vous faire comprendre comment ces deux morceaux furent chantés je n'ai qu'à répéter ce qui se chuchotait parmi mes voisins: "Elles se surpassent; on croirait qu'elles se défient; jamais, jamais, on n'entendrien de pareil!" — Puis, vint le grand "duo" de Sémiramide et d'Arace: "Eh ben, a te feni!" Le seul défaut de cette délicieuse musique est d'être un peu trop fleurie; les deux cantatrices, en profitant pour passer le texte original de traits d'un goût si exquis, que le compo-

seur, au lieu de se fâcher, paraissait ravi. Mais lorsque arriva le fameux andante: "Giorno d'oro, giorno di contento!" lorsqu'aux accents de défi et de menace échangés entre le fils et la mère, succéda le chant d'apaisement et de tendresse: "T'arresta o Dio..."; quand ces deux voix s'unirent ou plutôt se fondirent, avec une suavité comparable à un baiser qui chavirerait l'admiration de cet auditoire où se reconnaissent toutes les variétés du dilettantisme fit place à une véritable extase: "Comment peut-on se tenir quand on s'accorde si bien?" disait derrière moi M. Ancelot, grand amateur de "concerti". J'apercevais des larmes dans le bien beaux yeux.

Toutes les glaces mondaines, sottentement qualifiées de bienséances, disparaissent comme si une invisible fée eût agité sur nos têtes, sa baguette magique. C'était le point culminant de la soirée, le moment attendu et espéré par la maîtresse du logis. A la fin du "duo", Rossini se leva avec une émotion très singière: "Oh! c'est trop beau! dit-il; j'étouffe... médames, on s'embrasse!"

Et, donnant l'exemple, il serra dans ses bras les deux rivales; puis, d'un geste brusquement amical, il les poussa l'une vers l'autre. Mais, hélas! la glace s'était reformée plus vite qu'elle ne s'était rompue. Mme Malibran fit un mouvement en arrière; Mlle Sontag, très fière, sûre de devenir bientôt tout à fait grande dame (elle l'était déjà) par son prochain mariage avec le comte de Rossi, ne montra pas plus d'empressement; bref, l'effet fut absolument manqué; il en résulta une telle sensation de froid et de malaise, que Rodolphe d'Appony, "la fleur des pois" de ce mémorable hiver, s'élança vers le piano, et pour faire diversion, se mit à jouer d'abord l'"Invitation à la valse" de Weber, puis la valse du "Freyischütz". Aussitôt le fils siné de la maison engagea Mlle Sontag. Le bel Antonin de Noailles s'empara de Mme Malibran. C'est peut-être la première fois, disons-le en passant, que fut supprimée cette absurde ligne de démarcation qui, dans les salons aristocratiques, faisait, pour quelques heures d'une grande ardeur, l'inférieure d'une guenon armée ou d'une douairière authentique.

On a souvent parlé de la prodigalité des avarés et de la bravoure des poltrons. Cette musique m'avait plongé dans un tel état d'ivresse, que je n'étais plus "moi", un pauvre étudiant bien timide, mais un somnambule, un halluciné, un personnage d'Hoffmann, errant, une lanterne sourde à la main, à travers des sphères inconcues.

J'oubliai que j'étais timide, et j'invitai Mme Malibran pour la troisième valse. Elle accepta, en me regardant d'un petit air maternel d'autant plus drôle qu'elle n'était mon siné que de deux ans. Je valais très médiocrement; mais, chose bizarre! Desdemona valait assez mal.

Elle n'en fit elle-même la remarque en ajoutant: "C'est que, dieu merci! je n'ai rien de germanique!" ("tedesco!") avec une intention trop soulignée. Cinq minutes après, nous nous arrêlâmes, et elle me dit, en espagnol, une phrase que je ne compris pas très bien, mais qui, traduite en français de boulevard signifiait: "Cette grande blonde! quelle pimbêche! Le plus souvent que je l'embrasse-rais!" Après quoi, toujours en espagnol, elle me parut jouer sur le nom de "Rossini" et j'ai jamais su si son jeu de mots voulait dire que cette blonde était rousse, ou si, pour la dépeindre aux com-patriotes de Don Quichotte, il eût suffi d'ajouter au nom du futur mari d'Henriette Sontag celui du chef-lieu de la Loire-Inférieure. Ce fut la seule fautive note de la soirée.

Quand la valse fut finie, Mme Malibran me prit d'aller m'informer, dans l'antichambre, si sa voiture était arrivée. "C'est, me dit-elle simplement, qu'il est beaucoup plus de minuit; et demain il faut que je me lève de très bonne heure..."

Le lendemain, à sept heures du matin, j'étais rue de Sévres, à l'hospice des Enfants. Je trouvais les bonnes sœurs consternées. Le docteur Jadelot venait d'ordonner d'urgence un bain pour un enfant atteint de convulsions effrayantes; cet enfant résistait avec une telle violence, qu'il était évident que, si on essayait de le baigner de force, l'horrible crise se doublerait, et qu'il mourrait avant d'être dans l'eau.

Comment faire! En ce moment je vis entrer une jeune femme, et quelle ne fut pas ma stupeur en reconnaissant Mme Malibran! C'était elle, oui, c'était bien elle. On a dit que, dans ces occasions, elle s'habillait en sœur de charité. Elle eût regardé ce déguisement comme une profanation. Elle était vêtue de noir; je m'imaginai que son costume devait ressembler à celui de ces "bêtes" espagnoles dont il est parfois question dans les récits de Mérimée, et, si je ne craignais à mon tour de profaner un bon souvenir, par une plaisanterie d'un goût douteux, je dirais que cette bête faisait songer à une neuvi-

me béatitude. Les sœurs, qui semblaient habituées à ses visites, le mirent au courant de la situation. Alors, elle s'approcha de l'enfant, toujours en proie à des convulsions épouvantables, et, d'une voix caressante: "Mon enfant, lui dit-elle, si je vous chantais quelque chose, consentiriez-vous à entrer dans ce bain qui doit vous sauver la vie?"

De plus en plus agité, le petit malade ne répondit pas; il ne parut pas même avoir entendu. Mme Malibran ne se tint pas pour battue elle chanta sa célèbre romance: "Bonheur de se revoir..." puis le "boféro" madrilène: "Io che son contr'andito!" chanson populaire dont elle avait fait un chef-d'œuvre de passion et de verve. Vous figurez-vous, madame, l'effet de ce chant, tout en demi-téte, entre les murailles nues d'une salle d'hôpital? Ce fut comme une douce clarté d'aurore s'infiltrant peu à peu à travers les froides ombres d'une nuit d'hiver.

Les bonnes religieuses ne s'étaient jamais trouvées à pareil fête; elles joignaient les mains, elles retenaient leur souffle, elles levaient au ciel leurs yeux humides de larmes, croyant peut-être entendre un de ces anges que "Dieu lui-même écoute" (Lamartine). Quant à moi, je redevenais l'halluciné de la veille; je m'imaginai que je m'étais endormi dans le salon de Mme de la Boullerie aux derniers accents de Sémiramide et d'Arace, et que je continuais mon rêve. Mais l'enfant resta complètement insensible à ce prodige de l'art mis au service de la charité. Il était trop jeune pour le comprendre ou trop souffrant pour en jouir. Lorsque les sœurs essayèrent de le rapprocher de la baignoire, il se débattit dans leurs bras comme un possédé, avec des cris si aigus, qu'ils brisaient toutes nos poitrines. — "Allons! c'est fini, il n'y a rien à faire! il faut le laisser mourir!" dit une des sœurs en pleurant.

En ce moment, le front de Mme Malibran s'éclaira d'une lumière surhumaine. Un sourire angélique se dessina sur ses lèvres, elle prit une des mains brûlantes du malade, et lui dit: "Cher enfant, si j'entraîrais dans ce bain, refuserais-tu de t'y laisser mettre avec moi?"

Cette fois, elle fut entendue, l'enfant fit un léger signe de tête et cessa de crier. Aussitôt interner, étudiants et infirmiers, s'écarterent avec une admiration respectueuse, et je puis bien vous assurer que pas une image sensuelle ne vint se mêler à cet enthousiasme et à ce respect. Les religieux entourèrent la cantatrice; elle se mit au bain et tendit les bras à l'enfant qui n'opposait plus de résistance.

Cinq minutes après, il s'endor-mit paisiblement sur l'épaule de Desdemona. Vous devinez aussi, n'est-ce pas? que, une heure plus tard, je quittais Mme Malibran à sa sortie. Elle m'aperçut, me reconnut, et ne me permettant pas d'achever une phrase que mon trouble m'aurait probablement empêché de finir, elle me dit:

— J'une homme, retenez bien ceci: il est plus difficile d'embrasser une rivale que de faire une bonne œuvre!

ARMAND DE PONTMARTIN.

PAR L'AMOUR

Bon berger d'un petit troupeau qu'il menait paître sur les collines de Piolenc, Jeantét, fils de Jé, avait vingt-cinq ans. C'est un âge qui sonne clair. Les jours, alors, vous pressent impatients, et chacun d'eux va portant sa clarté. Jeantét avait vingt-cinq ans; grand et fort comme un arbre, il faisait beau le voir traîner ses moutons, la chèvre et le chien, sur les pentes de chênes verts et de pins parasols. Sa limousine courrait les lavandes comme fait la pluie d'orage, et il ne pesait guère sur son bâton travaillé au couteau. D'ordinaire, il sifflait des complaintes ou des farandoles, et cela de façon si pleine et si douce qu'on eût dit qu'il tirait des sons de quelque flûte de bois. Sa "grange", précédée d'une basse-cour et couverte de tuiles moussues, se voyait de loin sur le pâtis de Mornas. Elle était et j'appart éternellement dans la solitude, où s'entendaient, parfois, les cris de Marguerite, la mère de Jeantét, qui vaquait aux soins de la cuisine et de l'étable.

A moins d'une hurle de loup, à main gauche, on apercevait une maison, sa terrasse de pierre, ses portes et ses volets clos. Nul ne l'habitait plus. Elle appartenait à Jules Mancel, un méchant voisin qui, voilà vingt ans, avait quitté le pays pour tenter ailleurs la fortune. On le croyait à Paris; il y avait pris femme, disait-on, et tenait un commerce prospère. Mauvaise herbe croit toujours. Marguerite, qui tirait vers la soixantaine, n'en parlait guère de Mancel, qui pour citer des traits de sa malice ou de sa brutalité. Chats, poules, pigeons, que de bêtes il leur avait tuées, au pauvre Jé, son homme, et à elle.

C'étaient, chaque jour, de violentes querelles que la Marguerite avait mille peines à enlever. Un soir, Jé revenant de la foire d'Orange, où il avait acheté des brebis, une vassive tête entra dans la luzerne de Mancel. Celui-ci, au guet, l'habitu d'un coup de feu. Par surcroît, il voulait interdire à Jé de pénétrer dans le champ pour emporter la bête. — Cette fois-là, contait la vieille à son fils (je m'en souviens comme d'hier), je rentrai dans la cour de Mancel, le pauvre Jé sauta sur Mancel, lui brisa sa carabine comme une canne et me le rossa de telle sorte que, sans mon arrivée, il l'achevait.

La nuit fut bonne, ajoutait la vieille, Mancel vendit ses terres, ne gardant que le clos et le toit, puis disparut un beau matin, non sans être venu crier sous nos fenêtres qu'il saurait se venger. On ne l'a jamais revu. Si le diable s'est décidé à le prendre, qu'il le garde. Mais ton pauvre père craignait toujours, dans les derniers temps de sa maladie, que Mancel ne revint à la grange et ne me fit des misères durant que tu serais encore petit ou au service.

— Allez! mère, n'en avez plus souci, déclarait le jeune homme: Mancel est trop vieux, à cette heure, mais s'il a un fils, je ne crois pas sans me vanter — que ce soit encore celui-là qui puisse me doubler....

Ce disant, Jeantét décrochait sa lourde limousine ou même geste dont il eût soulevé un jonc. Et Marguerite, contente devant cette jeune force qui abritait sa vieillesse et ses souvenirs, murmurait: — Il me semble que je vois mon pauvre Jé.

Le bonheur de Jeantét n'était complet que sur la montagne, lorsqu'il se tenait en quelque endroit découvert, au milieu de sentent bêtes, debout, le menton appuyé sur son grand bâton, enveloppé de sa vaste limousine, coiffé de son feutre pointu, pareil, de loin, à quelque clocher parmi de petites chaumières. Il laissait son regard sauter d'un mouton à l'autre, sauter à la façon du hochepied. Celui-là — ce marron — brouillait ras et dru, d'un bel appétit, l'homme qui fait bravement sa besogne ou le ciel l'a placé; celui-ci, plus délicat, vagabondait comme la chèvre, maigrissant, pareil à ces gens que la réalité ne contente pas; il faudrait le vendre; cet autre savait trouver aux bons endroits l'herbe tendre et juteuse: un matin, avec sa tête noire et ses cornes à torses.

Une seule chose attirait Jeantét: le passage des bergers d'Arles. Quand il les apercevait, du pâtis, cheminant pareils à des rochers dans une poussière dorée, avec leur innombrable troupeau qui semblait la route en mouvement, il souffrait d'être pauvre et de ne gouverner qu'un petit peuple bien compté. Huit jours durant il en gardait la cervelle troublée, puis, un beau matin, il n'y pensait plus.

Les volets de Mancel claquaient dans le matin. Le réveil de cette maison ne laissait pas d'être inquiétant et bizarre. Au revers de la montagne, gardée par des cyprès, qui sont de filets où se prend la bise, elle faisait songer, dans le matin fumeux troué de soleil rose, à quelque monstrueuse bête longitrop engourdie qu'un chaud rayon déhivrait. Alors la vieille eut un singulier pressentiment. L'émotion abolit les années. Il lui sembla que Jé vivait encore et que Mancel revenait avec sa vengeance. Elle eut peur. Le fil ne rentrerait qu'à la nuit. Elle décida d'aller à sa rencontre et de lui porter le fusil dans un sac.

Marguerite "espérait" Jeantét à la corne d'un champ. Brusques et brefs, des coups de vent froissaient les roseaux. Des lumières jaunes vibraient comme des guêpes aux vitres des maisons. Le montagne, là-bas, jeta un cri de bête. Marguerite se souvint de soirs pareils où, craignant les rudes diables et les guets-apens de Mancel, elle venait au-devant de Jé. Mais, ce soir, elle se sentait seule et vieille dans l'obscurité: elle avait peur de mourir; et que se passerait-il, alors, si Mancel avait un fils?

Une ritournelle dans le fil du vent. Et le troupeau s'avancant comme une goulée de grésil. Alors, Marguerite se jeta dans les bras de Jeantét.

— Mancel est revenu!

— Eh bien, mère, ne tirez point souci de ce retour. Nous arrangeons l'affaire une fois pour toutes. Il n'y aura pas mort d'homme, allez!

Il faisait un pur soleil à cause de la bise. Une dame grosse et courte, avec des bandeaux gris, sortit la maison de Mancel. Près d'elle, et les mains jointes de surprise, une jeune fille regardait s'enfler et se creuser tour à tour dans les bois toute la houle des vents, Jeantét vint sur la porte.

— Deux dames, fit-il, déçu. Mancel a dû vendre sa maison. Sans chapeau, les cheveux fins et bruns, très bouffants, la jeune fille se tourna vers Jeantét et ne parut pas étonnée qu'on la regardât. Dans son long visage

de lassitude et d'anémie s'ouvrait, pour goûter le vent, une bouche à peine rose; seuls, ses yeux noirs sous la longue cils retroussés, concentraient une vie riante et brillante. En passant à quelques mètres de la vieille et du fils, elle assura son regard, cambra sa taille et s'éloigna, devantant sa mère qui regardait, parmi la pierreaille agressive, les trottoirs lisses de Paris.

Alors, Marguerite cracha avec mépris Jeantét vit sa mère, les pommes serrées, les yeux argus. — Ça ne te dit rien, à toi, ça? fit-elle; eh bien, c'est tout le portrait de son père; c'est lui, c'est la fille de Mancel.

IV

Claire avait dix-huit ans. Son père avait négocié, sans doute, de l'avertir que ses voisins du Paris étaient des ennemis. La mère, comme elle finit, semblait l'ignorer. Ces dames passaient volontiers devant Jeantét ou Marguerite, et même, depuis quelques jours, venaient.

— Que voulez-vous, mère, disait le jeune homme, elles ne sont responsables de rien; — que savent elles de tout cela?

— Oui, répiquait rageusement la vieille, mais j'ai vu la poche de son père au-dessus de la tête du tien. Et il y a bien autre chose en core.... S'il fallait tout dire....

Le lendemain, Claire lui ramena un jeune poulet.

— Ces dames m'ont fait une bonne manière, dit Marguerite à son fils.

— Un matin, Jeantét enfuma l'abri d'un roc, sous une haie, dans des troncs d'arbres coffés de larges pierres plates. Le soleil venait sur leur seuil bourdonnant, où quelque une se traînait toujours lourde, engluée de sucre et de pollen. Elles possédaient un jardin de férule et d'arnica; une petite fente mousseuse, étroite, avare, y comptait une à une les gouttes de la fontaine. Mais c'est plus qu'il n'en fallait pour deux ruches. — Deux petites maisons d'abeilles. Or, Jeantét, muni d'une moustiquaire, dans une acre fumée de paille humide, détachait les gâteaux de cire. Il imitait avec ses lèvres un bruit de baiser pour apaiser les abeilles irritées et mal étourdies. Déjà, il recouvrait le deuxième tronç, lorsqu'une ombre s'allongea près de lui. Tournant la tête, il aperçut, toute jolie, Claire Mancel.

— Bonjour, monsieur, fit-elle; j'ai vu ce usage d'en bas et je me suis permis de venir jusqu'ici.... Continuez, je vous prie, continuez; dites-moi seulement ce que vous faites ainsi.

— Je cueille du miel, expliqua le jeune homme en traduisant l'expression comtadine.

— Comme c'est curieux! Puis-je approcher?

— Au contraire, mademoiselle. J'aurai bientôt fini, d'ailleurs, et je vous montrerai les "brèches" de cire.

Elle recula un tantinet et regarda le jeune homme débarrasser les ruches des tuyaux de chaume carbonisés. Les abeilles aiment une maison nette et "agréable". — Notre désert, mademoiselle, ne vous ennuie pas? demanda Jeantét.

— Je suis tout à fait tranquille, dit Jeantét, et je ne suis pas inquiet de la bise. — Mais elle souriait en voyant le berger qui tremblait, les yeux suppliants.

Jeantét, un soir, trouva sa mère toute bouleversée.

— J'ai rencontré Mancel, dit-elle; il était sur le chemin comme un oiseau de malheur. Il porte levite et chapeau rond; c'est monnieur, aujourd'hui. Il regardait de côté en ricanant, mais sans qu'il paye rien, riche. Il fallait voir, cet air mauvais. Ah! il avait pas été pour ces dames, sont si aimables....

L'arrivée de Mancel irrita Jeantét. Il dit partir le lendemain à pointe d'aube pour Bolène, journée lui pesait. Il porta des pantalons tristes et, par moments, se qu'il sût pourquoi, son cœur serrait. Au retour, sa mère dit:

— Allons! nous voici débarrassés: tout ce monde est parti. Jeantét se tenait debout au milieu de la cuisine, et le reflet du foyer, par grandes vagues rouges, battait son visage atrocement contracté. Il ne bougea pas.

— Quoi? fit la vieille, qu'est-ce? — Claire.... dit-il péniblement.

— Claire! cria la mère, ah! malheur, tu l'aimais!

Jeantét mena dans les bois ses souvenirs. Il perdit de jour en jour son goût pour le travail et son amour pour les bêtes. Il ne garda que sa chevrette, Claire, dont la clochette et le nom parlaient à son cœur. Il allait de la ruche à la maison de Mancel, de la maison au figuier. Il ne disait rien, il ne mangeait plus guère. La vieille, inquiète, pensait tout de même que le temps étouffait cette douleur. Parfois, elle tentait d'envoyer Jeantét aux foires qu'il préférait; mais il ne pouvait plus s'arracher du pâtis. E le le surprit une fois, nouant un lambeau de crepe à la maison des abeilles.

— Que fais-tu, Jeantét? — Lorsque quelqu'un meurt ne faut-il point que les abeilles portent le deuil?

— Mais personne n'est mort. — Pareil! dit-il simplement. Et il s'en alla vers la maison de Claire. Jeantét devint peu tout doucement. On l'aima parce qu'il est inoffensif, on le plaint parce qu'il a aimé — et parce qu'il est beau quand il passe avec sa limousine du plein vent des montagnes.

Parfois, ne pouvant clore ses yeux sanglants qui ont oublié le sommeil, la vieille ouvre la croisée, tend le poing vers la maison de Mancel et, la voix rauque de sanglots et de haine, jette dans la nuit sa lamentation: — Ah! la canaille! comme il s'est vengé!

Trop de fous.

Il paraît — c'est la statistique qui nous l'enseigne — que le nombre de fous augmente en Amérique, pays du progrès, selon de prodigieuses proportions. Une commission nommée par l'Etat de New-York pour la surveillance des aliénés, publie chaque année un rapport spécial. Or il résulte des documents fournis par le dernier rapport qu'il existait dans les asiles de l'Etat de New-York, à la fin de l'année 1910, vingt-six mille trois cent cinquante-sept aliénés. Ce nombre donne la proportion stupéfiante d'un aliéné pour trois cents habitants. A noter d'ailleurs que la majorité de ces fous sont des étrangers. Est-ce le régime d'existence imposé par la nécessité aux émigrés, — lutte, privations, surmenage, — qui fait chavirer leurs pauvres cervelles? Ou, au contraire, les émigrés sont-ils des prédisposés à l'aliénation, laquelle se traduirait tout d'abord par une certaine manie ambulatoire les poussant à courir le monde?